

1940 (juin)

Henri MARTIN

Politique français

Témoignage publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'*Amicale du camp de Gurs*, n° 10 (juillet 1983), p. 8 à 10 ; n° 14 (juin 1984), p. 5 et 6 ; n° 17 (mars 1985), p. 6 et 7.

Extraits de son ouvrage biographique tapuscrit Gurs, bagne en France (1939-1944). Pour que souvenir ne meure... Journal d'un détenu politique, Montpellier, 1985, 48 p.

L'auteur, inlassable militant communiste jusqu'à la fin de sa vie, est l'un des fondateurs de l'Amicale et l'une de ses principales figures, à ses débuts. Il écrivit un journal pendant ses années de d'internement à la prison de la Santé et à Gurs, qui lui servit de base au texte présenté ci-dessous.

21 JUIN (suite) Nous voici devant ce fameux camp de Gurs ! Sur la route, nous rencontrons des femmes qui n'ont pas le type du pays. En parlant avec elles, certains apprennent que ce sont des Allemandes, internées au Camp. Mais elles doivent partir bientôt, disent-elles....

Nous regardons ces lieux qui vont être, pour combien de temps ? notre nouveau séjour. C'est très vaste. De nombreuses baraques en bois, toutes semblables, sont disposées géométriquement et forment une véritable ville, qui a son château d'eau, son inextricable réseau de fils électriques et téléphoniques, mais aussi entourée d'un autre réseau de fils ... barbelés ceux-là !

Petit à petit, nos véhicules avancent sur la route qui, du village, conduit à l'extrémité du camp. Enfin nous arrivons à l'entrée d'une longue avenue, large, droite, macadamisée, qui sépare en deux cette ville de planches. Ville, c'est bien le mot qui convient car j'apprends qu'il y a de quoi loger là 20.000 personnes (!!) mais dans quelles conditions ?

A l'entrée du camp, des plus grands bâtiments diffèrent quelque peu des autres, recouverts qu'ils sont, sur toutes les faces, d'une matière argentée sur laquelle se réfléchissent violemment les rayons du soleil. Ce sont les bâtiments administratifs : direction, poste de police, magasin de vivres, hôpital, etc....

La "rue" est bordée de fils de fer barbelé qui contrastent singulièrement avec les magnifiques parterres de fleurs entourant ces divers bâtiments. Autour de l'un d'eux stationnent une centaine d'hommes s'exprimant en différents langages : ce sont des Espagnols, des Italiens, des Allemands ayant fui leur régime fasciste et qui, après un séjour dans ce camp, attendent leur départ pour ne nouvelle destination. Laquelle ? Le savent-ils eux-mêmes ? La misère est chose internationale et ces hommes de pays différents partagent en commun leur souffrance dans l'exil, attendant au milieu de leurs paquets, valises et baluchons de toutes formes, une fin problématique à leurs tragiques péripéties.... Il est vrai que nous sommes dans le même cas et, quoiqu'encore sur la terre de France (qu'on appelle, ô ironie ! terre d'asile !!).

N'allons-nous pas, nous mêmes, être comme exilés, retranchés du monde vivant, lorsque nous serons tout à l'heure parqués derrière ces barbelés ?

Un à un, les bus avancent et déversent, entre une double haie de gardes-mobiles, leur journée de prisonniers qu'on fait entrer dans le camp par une simple porte barbelée qui s'ouvre près d'une pancarte portant une grosse lettre, noir sur blanc : "B" . C'est le nom de notre nouvelle résidence : îlot "B".....

C'est enfin notre tour de débarquer...Ouf! depuis 5 jours que nous sommes assis dans ces voitures inconfortables, cela semble bon de fouler un peu la terre ferme. On nous affecte la baraque N° 6 où nous réussissons à rester groupés....

Quel logement ! c'est un bâtiment bas, toit à deux pentes, côtés obliques soutenus intérieurement par des montants de bois espacés d'un mètre environ et qui constituent des sortes de boxes.

On nous donne de la paille, Oh, pas beaucoup ! que nous disposons sur un plancher grossier, percé, disjoint et sale.... Nous sommes une cinquantaine dans cette baraque. Comme il est assez tard et que rien n'est installé pour faire la cuisine, il faut encore se passer de manger Qui dort dine, dit le proverbe.....

Rompus de fatigue, nous n'attendons pas la nuit pour dormir. Quoique l'épaisseur de paille soit bien mince, qu'il faille se coucher tout habillé, sans couverture, nous trouvons cependant cette couche bien douce, après ces cinq nuits passées sur les dures banquettes des autobus....

---- 22 JUIN ----

J'ai bien dormi quoique souvent réveillé par le froid. Bien vite debout, je vais faire un tour dehors pour reconnaître les lieux. L'humidité qui s'est abattue pendant la nuit a rendu gluant le sol constitué d'une terre noire et argileuse. Entre les baraques, des chemins ont été faits et empierrés avec des galets de gave. L'îlot se compose d'une vingtaine de baraques, disposées par rangées de 5. Deux "batteries de latrines" sont édifiées sur deux côtés de l'îlot, le long d'une petite voie ferrée (type Decauville) qui, derrière les barbelés, fait le tour du camp pour le service du nettoyage. Les latrines c'est un appentis surélevé sur des tinettes mobiles, composé à l'origine de compartiments séparés par des planches, la plupart disparues (sans doute pour faire du feu) ce qui fait que les "besoins" se font de compagnie.....

A chaque extrémité de l'îlot, un lavabo sommaire est constitué d'une dizaine de robinets au-dessus de planches clouées en V, mais il est impossible de s'y laver, car l'eau est fermée... Pourtant nous en avons besoin §

Vers 8 Heures et demie, un long coup de sifflet retentit et un ordre crié: "Tout le monde dans les baraques !.... C'est pour un appel ! Ils doivent faire leurs comptes car, sur les effectifs de la Santé et du Cherche-Midi (évalués à deux mille environ) nous ne devons rester plus de douze cents maximum ! il y a 20 baraques qui comptent chacune 50 à 60 Hommes ! il manque du monde !

Un nommé Delaye est nommé chef de chambre. Il nous passe les consignes : Défense de sortir des baraques aux heures prescrites (et affichées) , défense de faire du feu, défense de fumer à l'intérieur, défense de... On nous promet la soupe pour 10 Heures.

En attendant , avec quelques clous arrachés ça et là, et des bouts de fils barbelés que j'ai détortillés, je fabrique une sorte de porte-bagages que je suspends au-dessus de l'emplacement qui m'est affecté (je ne peux dire : mon lit !) pour y placer mes affaires.

Enfin, c'est " la soupe" : du riz, dont chacun touche une maigre ration. Comme j'ai été prudent de garder une des boîtes de conserve vidée pendant le voyage ! car nous n'avons aucun matériel : ni gamelle, ni couverts. Nous recevons un pain de deux kilos pour trois, pour la journée, cela peut aller

Depuis le matin, je vois des gens qui tournent et retournent leur tas de paille. Que font-ils ? Je m'approche, curieux, et je constate qu'ils cherchent une certaine herbe sèche (que je reconnais pour du liseron) et qu'ils fument.... Certains ont encore du papier à cigarettes, d'autres se servent de papier de soie, voire de morceaux de papier-journal. Les fumeurs invétérés souffrent de la privation du tabac. Bien que cette herbe n'ait pas le pouvoir de celle de Nicot, cela fait de la fumée dont ils semblent se régaler ! Je ne suis pas un fumeur invétéré...

Dans l'après midi, les lavabos sont enfin mis en service. L'eau coule, je peux me laver et changer de linge. Ce n'est pas trop tôt ... Je peux aussi nettoyer mes pauvres pieds dont les plaies suppurent, et refaire mes "pansements" de fortune.

Cependant, comme je suis occupé à laver la chemise que je viens de quitter, une rumeur se répand : " Tout le monde dehors ! on s'en va !" Que signifie ? Je ne comprends pas ! mais voyant que déjà tout le monde s'affaire et se prépare, fait ses paquets, j'essore bien vite mon linge, le roule dans une serviette, refait rapidement mon baluchon, imitant mes camarades Moutons de Panurge, nous sommes bientôt prêts, sortons des baraques et marchons vers la sortie. Personne ne sait de quoi il s'agit. Personne ne sait d'où a pu venir cet "ordre"... Bientôt le capitaine, sort, furieux, de son bureau, affolé, et somme les gardiens de nous faire réintégrer les baraques -- Ils sont fous ! que veulent-ils ? " l'entend-on crier....

Nous comprenons vite qu'il s'agit d'un faux bruit, d'un de ces " bouteillons" phénomène de ce milieu carcéral créant une sorte d'hallucination collective... A moins qu'il ne s'agisse d'une farce !

23 JUIN - C'est dimanche. Il a plu toute la nuit et le camp est transformé en un lac de boue...Impossible de sortir! A l'appel, on nous annonce que nous pouvons écrire. Hélas! A qui écrire? J'ignore où se sont réfugiés ma femme et ses parents...

Nous songeons à organiser notre vie de façon à ce que le temps passe le mieux possible. Certains fabriquent des jeux : de dames, d'échecs...René KUNZ, mon voisin, artiste en gravure, confectionne, avec des couvertures de cahier, un joli jeu de cartes. Belotes en perspectives !

Nous décidons de mettre tous nos livres en commun afin de former une petite bibliothèque à la disposition de tous. Le soir, nous commençons une série de causeries : la première porte sur la situation politique mais elle est assez vague parce que, manquant absolument de nouvelles exactes, nous ne pouvons que formuler des hypothèses...

24 JUIN -Il pleut toujours. Quel pays! On ne peut plus sortir dehors sans enfoncer dans une couche de boue de vingt centimètres...A la soupe du soir, surprise désagréable: le pain de deux kilogs n'est plus pour trois, mais pour quatre...Nous avons un peu de viande.

Un de nos jeunes camarades de 18 ans, G...J... a écrit à la Santé un petit ouvrage sur la prostitution. Alors, la causerie du soir traite de ce fléau de la société et des moyens de l'enrayer. C'est très intéressant.

25 JUIN -Il pleut. Il pleut toujours! C'est le déluge!..Dans la nuit nous avons été réveillés par des roulements de camions. Ce matin, nous apprenons que ce sont les Allemands des Brigades internationales de la Guerre d'Espagne qui sont partis. Où?... Mystère...

Vers quatorze heures, grand remue-ménage: une fois de plus, l'ordre de préparer nos affaires nous est donné! Mais, cette fois, cela paraît sérieux. Que va-t-il encore se passer?...Nous sommes réunis auprès du bureau et un appel commence, ayant pour but de séparer les militaires des civils. Heureusement, nous nous retrouvons, à la baraque 15, entre bons camarades : KUNZ, VELUD, BERODY, PERON, PASQUIER, COURTOIS, WADE, FOUCAULT et autres....

J'ai eu la prudence d'emporter avec moi le porte-bagages que j'avais confectionné à la baraque 6 et, dans cette nouvelle "demeure", je n'ai qu'à le réinstaller. Ceux qui occupaient cette baraque ont emporté une partie de la paille avec eux et, cette fois, nous devons coucher presque sur le plancher...

26-30 JUIN- Nous apprenons, par les gardiens, que l'armistice a été signée et qu'une ligne de démarcation a été établie: plus de la moitié de la France est occupée par les Allemands. Quelle honte !

.....

Les poux ont fait leur apparition....La nourriture reste maigre et peu variée: environ 300 grammes de pain par jour, quelques haricots rouges, des pois chiches; le soir, un peu de soupe et, de temps en temps, un petit morceau de viande, si petit...

Depuis deux ou trois jours, j'ai dans le cou un petit bouton qui grossit et commence à m'inquiéter...Mes pieds vont mieux : la guérison est proche, mais c'est long!

Hier soir, après la soupe, on nous annonce, une nouvelle fois, d'avoir à préparer nos affaires. Qu'y a t'il encore? ...D'aucuns émettent l'idée qu'on change de camp: ils ont vu, paraît-il, sur la route, des autocars. On parle même de départ en Algérie....D'autres, optimistes à la folie, pensent que du fait de l'armistice, on va nous libérer! Ils sont bientôt déçus: il ne s'agit en fait que d'une fouille générale où nous sont confisqués couteaux, ciseaux, rasoirs, glaces, briquets, bouteilles, enfin tous objets prohibés en prison, dont on se demande d'ailleurs comment ils peuvent être entre les mains des détenus. Mystère!...On me retire même ce qui reste de mon "couteau" de la Santé, cette petite lame de fer non-coupante à l'origine, mais que j'avais emmanchée dans un bout de bois, et affûtée sur un galet...Quand la fouille est terminée, on nous fait rentrer dans les baraques...où il n'y a plus qu'à se réinstaller!

On nous distribue tout de même une couverture, ce qui est grande nécessité, car les nuits sont froides.

Ier-7 JUILLET-Semaine sans rien de nouveau quant à notre situation. On n'entend parler que de "libération, amnistie, etc ". Que de bobards, que de fausses nouvelles lancées par on ne sait jamais qui! Ce sont les " bouteillons " de sources diverses auxquels on accorde tout d'abord un certain crédit, suivant qu'on les dit venir soit des cuisines, soit de l'infirmerie, du coiffeur, du bureau, et même des "chiottes"!...Finalement tout est fausse nouvelle et bien des espoirs sont déçus, à mesure que le temps passe...

Beaucoup souffrent du manque de nourriture car le bon air des Pyrénées avive l'appétit et il n'y a pas grand'chose à fournir à l'estomac. Moi, je me porte assez bien; j'ai faim, certes, comme tout le monde, mais je ne souffre pas trop et, selon mon habitude, j'essaie d'occuper mon esprit en lisant...

La discipline s'est un peu relâchée et, maintenant, presque toute la journée (sauf aux heures d'appel) on a le droit de rester dehors. Alors, j'en profite: avec un caleçon, je me suis fabriqué un "slip" et offre mon corps aux chauds rayons du soleil, au vivifiant air pur.

Si l'on porte le regard au-dessus des barbelés, lorsqu'il fait beau, le paysage est magnifique avec, au Sud-Est, la masse imposante des Pyrénées qui présentent, dans le lointain, leurs cimes enneigées. On voit bien le Pic du Midi d'Ossau qui culmine à près de 3000 mètres et, plus près de nous, des petites montagnes arrondies, couvertes de prairies et de forêts...Comme il ferait bon vivre ici, en liberté, et avec ceux que l'on aime! Hélas, une triple rangée de barbelés nous sépare de cette attirante nature et l'on est sans nouvelle des êtres chers, ignorant s'ils sont encore en vie, tremblant et anxieux de savoir...

Le petit bouton que j'avais dans le cou s'est transformé en furoncle qui me fait souffrir et me paralyse la nuque. Plusieurs fois, je suis allé à l'infirmerie pour me faire soigner, mais le médecin n'y a rien fait : il faut attendre qu'il soit "mûr" dit-il....Hier, comme je souffrais énormément, je lui ai demandé de me l'inciser:

"--Demain, j'apporterai mon bistouri!" m'a t'il répondu...Un gardien, qu'on appelle "Moustache", espèce de brute avinée qui se trouvait là, me dit, croyant se rendre intéressant:

"--Peuh..Ce n'est rien, cela! Viens donc aux soins cet après-midi et je te l'ouvrirai, moi, avec mon canif bien aiguisé! "

"--Merci! C'est ainsi qu'on soigne les gens, ici ? je ne suis pas une bête! " lui ai-je répondu.

Le soir, sur le conseil de René, je me suis mis un petit cataplasme de mie de pain et, ce matin, le furoncle était percé. L'infirmier me l'a nettoyé, et j'ai moins mal...

Nous apprenons que le chemin de fer remarche entre Toulon et Paris: une lueur d'espoir brille pour le courrier...

TEMOIN

Une honteuse provocation !!...

Rappelons que l'île "B" était occupée depuis le 21 juin 1940 par les détenus des prisons de Paris (évacuées le 10 juin), rescapés de l'exode.

Parmi ces détenus, dont beaucoup de "droit-commun", il y avait une grande majorité de victimes de cette "drôle de guerre", notamment des militaires condamnés ou prévenus pour délits plus ou moins graves: absence illégale, insoumission, mutilation volontaire, propos défaitistes ou pacifistes, désertion, etc.... Mais aussi des civils, voleurs, violeurs, bandits, assassins, proxénètes, primaires ou récidivistes, qui constituaient la pègre parisienne.

Quant à nous, détenus politiques, presque tous communistes victimes des décrets d'exception de septembre 1939, janvier 1940 et suivants, notre peine morale la plus grande fut certainement d'être aveuglément mélangés à cette pègre!... Nous n'avons jamais pu, malgré nos démarches, obtenir sinon le régime politique, du moins une séparation entre "politiques" et détenus de "droit-commun".

Et voici, grâce à cette pègre, ce qui se passa à l'île "B" le jour de la Fête Nationale :

Il faisait beau, ce 14 Juillet 1940. C'était un jour d'espérance pour tous ceux, hélas nombreux, qui vivaient d'illusions. Depuis plusieurs jours, on n'entendait que le mot "amnistie"! Quelqu'un avait même poussé cette sorte de folie collective jusqu'à prétendre avoir lu sur un journal qu'une "amnistie pleine et entière" serait signée pour ce 14 Juillet! Hélas, et pour cause, impossible de mettre la main sur ce journal.

Par contre, plus réel fut le scandale que nous découvrions dans la matinée: au beau milieu du camp, accroché à une ligne électrique, une sorte de drapeau à croix gammée flottait au vent...

Vite, un rassemblement houleux se faisait sous l'emblème nazi, tandis que, de l'autre côté de la route, les Espagnols, groupés en masse derrière leurs barbelés, manifestaient le poing levé, chantant en chœur, avec nous, la "Marseillaise". Aussitôt, une délégation de "politiques" va trouver le Capitaine commandant l'îlot, le sommant de faire enlever immédiatement cet objet de provocation, de rechercher et châtier les coupables, et l'invitant à hisser le drapeau tricolore, en ce jour de Fête Nationale.

Devant cette attitude énergique, il donne l'ordre d'enlever le torchon...Le courant coupé, un de nos camarades grimpe au poteau, coupe le fil: la loque tombe et on y met le feu, pendant que s'élève à nouveau une vibrante "Marseillaise".

Qui a bien pu oser cette provocation ? On découvre rapidement que l'auteur en est un pauvre type, un faible d'esprit, condamné militaire (on ne sait trop pourquoi) dont le rire et la machoire chevaline en font un vague sosie de l'acteur FERNANDEL. Les "durs", qui s'en amusent, l'ont vite surnommé ainsi. Il y a autour de lui une bande d'anarchistes, de repris de justice, de provocateurs de tous poils, déjà repérés et dont nous avons appris à nous méfier. Ce sont eux qui, avec un morceau d'étoffe blanche et de l'encre noire, ont fabriqué cette sorte de drapeau à croix gammée. Et c'est ce pauvre "Fernandel" qui a été chargé de l'accrocher, en le lançant, lesté d'une pierre au bout d'une ficelle, sur le fil électrique.

Le malheureux "Fernandel", démasqué facilement, avoue son forfait, rigolant encore de son " bon tour ". ..Bouc émissaire, les gardiens le collent au "mitard" après la correction réglementaire..Mais nous savons, nous, que cet insensé n'a pu agir de son propre chef: il en est incapable! Ceux qui l'ont inspiré, manipulé, doivent être découverts et châtiés!

"Cuisiné" et menacé de passer à nouveau devant le Conseil de Guerre "Fernandel" lâche le nom d'un complice: c'est un "tatoué" qui va le rejoindre au mitard...

Nous faisons savoir aux autres, que nous connaissons (mais ce n'est pas à nous de les dénoncer), que nous les aurons à l'oeil!..Et l'affaire s'arrête là, le Capitaine étant peu empressé de connaître la vérité !

La délégation qui est allée trouver l'Officier était essentiellement composée de communistes, afin de bien montrer à cet homme notre indignation de patriotes: nous ne sommes pas des hitlériens, comme on l'a prétendu dans la presse dite française...Hélas, ce Capitaine, qui porte les galons sur un uniforme de l'Armée française, n'a même pas eu le courage, lui, de faire hisser le drapeau tricolore..C'est une honte!!

Autobiographie d'Henri Martin

Publiée dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 24 (décembre 1986), p. 11

Je suis né de père et de mère espagnols. Ma mère, mon père et mes deux soeurs (âgées de 4 et 5 ans) ont dû quitter l'Espagne, chassés par le Franquisme. Après avoir séjourné au camp d'Argelès-sur-Mer, au camp du Vernet, au camp de Gurs, ils échouèrent au camp de Noé, près de Toulouse, surnommé depuis "camp de la Mort". C'est là qu'en 1941, le 25 juillet, naissait mon frère Alexandre...

Mais l'épopée de mon père n'était pas terminée! pris par la police de Pétain, il fut dirigé sur le camp de DACHAU en Allemagne. Il y resta jusqu'à la Libération. Il revint en France en piteux état. Il est décédé le 21 mars 1985 des suites de toutes les maladies et blessures qu'il avait contractées dans les camps. Il était pensionné à 100 % plus 38 degrés.

J'ai 40 ans. Depuis ma plus tendre enfance, je n'ai entendu parler que des camps de concentration, des privations, des mauvais traitements et des horribles visions que tout être humain ne peut supporter.

En hommage au souvenir de mes parents, de mes deux soeurs et de mon frère qui ont connu les camps, en hommage et en souvenir de tous ceux qui ont souffert et souffrent encore des atrocités du fascisme, du nazisme et du racisme, et en hommage surtout à ceux qui sont restés dans les camps et sur les champs de bataille, JE NE POUVAIS QU'ETRE ADHERENT, dès sa création, de l'AMICALE du Camp de Gurs qui m'a d'ailleurs fait l'honneur de m'élire à son Bureau.

Vincent MARTIN

Secrétaire adjoint de l'Amicale